nifesta à une jambe ; mais les secours de l'art furent administrés si à propos et avec tant d'habileté, que, dès le cinquième jour, tous les symptômes avaient disparu, et qu'il était rendu à ses exercices ordinaires.

Le mauvais succès de la tentative faite sur la Cortadura, loin de décourager les esprits, ne fit que les enflammer davantage : un revers dont le hasard était la seule cause, et auquel l'ennemi n'avait eu aucune part, ne paraissait pas en être un. L'armée de San-Fernando ne fit donc que sentir, de plus en plus, la nécessité de s'emparer d'une position aussi essentielle; et, pour y réussir, tous les sacrifices lui semblaient faciles. D'ailleurs, ce n'était que par cette conquête qu'on pouvait espérer d'arborer l'étendard national sur les murs de Cadix; et il n'y avait rien dont l'armée ne se sentît capable pour atteindre un résultat qui, dans les conjonctures où se trouvait alors l'Espagne, décidait véritablement du sort de la guerre.

L'exécution de ce beau plan était donc le constant objet des pensées de Quiroga, de Riego, et des autres chefs; on s'en occupait sans cesse, et on ne négligeait aucun des moyens qui pouvaient en assurer le succès. Espions, négociations, tout était mis en

œuvre. Le second adjudant d'état major, Don François Guiral, qui commandait le vaisseau le *San-Juliano*, employait tous ses soins à mettre ce vaisseau en état de servir. Il était décidé que, pendant que la Cortadura serait attaquée par la droite et par le centre, le *San-Juliano* et les chaloupes canonnières feraient feu sur le flanc gauche. C'était un spectacle nouveau, et que le seul amour de la patrie pouvait offrir, que celui de ces chaloupes canonnières montées par des officiers d'artillerie, tous étrangers à ce service, mais qui, par un dévouement et une intrépidité sans exemple, conservaient à celles-ci un constant avantage dans toutes les affaires qui avaient lieu entre elles et les canonnières ennemies. Malgré tant de motifs d'espérer les plus favorables résultats d'une attaque, tentée sur une position si faible et toutefois si nécessaire, l'agitation continuelle de la mer dans cette baie, rendant impossible, à cette époque de l'hiver, la coopération de la marine, força d'ajourner à un autre temps l'exécution d'un projet auquel était attachée l'occupation de Cadix.

Dans cet intervalle, on s'occupa avec plus de soin de l'organisation intérieure de l'armée et de l'établissement de la discipline. On travail-

lait à former l'éducation physique et morale des soldats; on éclairait les citoyens de la ville sur leurs plus chers intérêts; on les invitait à s'armer pour les défendre ; on fit adopter par l'armée la cocarde rouge et verte. Souvent on convoquait la milice pour célébrer des fêtes religieuses et patriotiques; on expédiait sans cesse des proclamations et des manifestes à la nation, au reste de l'armée, au peuple de Cadix, aux grenadiers provinciaux campés en face de l'armée nationale; en un mot, rien n'était oublié de ce qui pouvait enflammer les esprits, et les porter à des actions grandes et généreuses.

Un travail de la plus haute importance occupait alors toutes les pensées du Général en chef; c'était de mettre les diverses positions de l'île hors d'attaque et de surprise. Ce travail présentait des difficultés d'autant plus grandes, qu'il s'agissait de couvrir et de défendre une enceinte spacieuse avec une force effective de 5100 hommes, dont il fallait déduire les malades, les soldats employés dans des commissions particulières, et cette partie de troupes qui, quoique prononcée pour la cause de la liberté, ne pouvait cependant pas être employée, sans imprudence, dans les

avant-postes. Le bataillon de Soria et les *Loyaux*, faits prisonniers à la Carracca, désertaient peu à peu; enfin, soldats et officiers, tous disparurent dans les postes avancés du camp de Soto.

Le 21 janvier, sur quelques avis reçus de Cadix, Riego se disposait à s'embarquer, de nuit, à Gallinéras, avec quatre cents hommes choisis, portant avec eux des échelles, et tout ce qui était nécessaire pour tenter une escalade sur Cadix; déjà il se dirigeait du côté du bastion des Martyrs. Un espion portugais, qui entretenait des intelligences dans la place, s'était proposé pour conduire cette petite expédition, lorsqu'on fut instruit au camp, par les fidèles habitans de Cadix qui avaient constamment l'œil ouvert sur les mouvemens de l'intérieur, que toute entreprise tentée pendant cette nuit, sur ce point, échouerait nécessairement, parce que, dans la crainte d'un coup de main, une garde très-forte venait d'être placée dans toutes les positions voisines des Martyrs. Cette circonstance indiquait assez combien les chefs devaient être en garde contre les rapports qui arrivaient au camp; ces rapports étant, pour la plupart, évidemment commandés et soldés par les Généraux de Cadix, lesquels entrete-

naient au milieu de l'armée nationale, des espions et des agens, dont l'unique soin était d'avertir l'ennemi de ses dispositions, afin de les faire avorter.

Sur ces entrefaites, le colonel D. Nicolas Santiago y Rotalde, qui était alors à Cadix, informa secrètement le Général en chef et la Junte, « qu'il était sur le point d'exciter, dans la journée du 24, à la tête des matelots catalans et des contrebandiers, une insurrection dans la ville; mais que le bruit ayant été répandu que les troupes nationales effrayées s'étaient renfermées dans San-Fernando, il convenait de se porter contre Puerto Santa-Maria, afin d'intimider l'ennemi par l'audace de cette agression à laquelle il était loin de s'attendre. » On décida donc, pour donner au colonel Santiago les moyens d'exécuter son projet, que Riego se mettrait à la tête d'une colonne de 900 hommes, choisis dans les Asturies, la Couronne, les Guides et les Canaries, conduisant avec elle un obusier, et qu'il partirait le 24, à une heure du matin, afin de faire coïncider ainsi l'attaque de Puerto avec l'insurrection projetée.

Les ennemis occupaient cette ville avec une force de cavalerie très-supérieure en nombre à toute l'infanterie de l'armée nationale. Arrivée

au pont de bateaux de San-Pedro, celle-ci le trouva coupé ; l'officier de cavalerie ennemie qui commandait un détachement sur la rive opposée, abandonna son poste, sans vouloir, toutefois, écouter les propositions que lui faisaient les soldats de la liberté, pour l'engager à se réunir à eux. Le commandant général s'occupait de rétablir le pont; mais à peine commençait-il à exciter les soldats, que trois d'entre eux, du bataillon des Asturies et de celui des Guides, sans songer à la rigueur du froid, qui était alors très-vif, se précipitèrent dans l'eau, à la vue des ennemis, et ramenèrent vers leurs bataillons une petite barque et la grande barque du pont, que l'ennemi en avait séparée. Alors la colonne effectua son passage, et poursuivit vivement la cavalerie ennemie, qui prit la fuite avec une telle précipitation, qu'elle n'eut pas même le temps d'emmener avec elle la barque du pont de San-Alexandro, également construit en bateaux. Ce dernier pont ayant été rétabli par les habitans, qui, malgré les violentes menaces que leur adressaient les dragons, accouraient pour prêter secours aux Asturies et aux Guides, la colonne entra dans la ville, au milieu des démonstrations de joie et des applaudissemens du peuple.

Cependant l'ennemi, dont toute la force se composait de cavalerie, ayant reçu des renforts de cette arme et quatre pièces d'artillerie, retourna à Puerto Santa-Maria. Le chasseur Manuel de Castro, domestique du commandant général, qui s'était avancé à une distance de 200 pas, arrêta lui seul, pendant plus de dix minutes, dix cavaliers; et les premières balles de cette cavalerie, dont la valeur et l'adresse étaient si renommées, passèrent sur sa tête et sur celle de Riego. Enfin, l'ennemi se décida à faire une charge. La compagnie de chasseurs des Asturies, qui gardait la barrière de la Vittoria, commença le feu avec une telle vivacité, qu'elle l'obligea de se retirer, après lui avoir blessé quatre hommes. Le commandant des Canaries, avec une partie de son bataillon, soutenait les chasseurs, observant en même temps les colonnes de cavalerie qui se portaient sur la ville, par le flanc gauche des bataillons nationaux.

Le commandant général qui voyait le but de sa mission parfaitement rempli, et qui croyait avoir laissé au colonel Santiago tout le temps nécessaire pour effectuer l'insurrection qu'il devait opérer dans Cadix, donna le signal de la retraite, et la fit exécuter avec le plus grand ordre. Aussitôt qu'il eut passé le pont, il le

coupa, ainsi que l'avait fait l'ennemi. A peine eut-on fait quelques pas, qu'on vit plusieurs boulets de canon passer sur la colonne, mais sans y causer aucun dommage. Les Vétérans Nationaux, réunis avec la compagnie de chasseurs de la Couronne qui couvraient le pont de San-Pedro, et avec 300 hommes qui protégeaient la retraite de Puerto-Reale, où ils se trouvaient dans le dessein de faire des vivres, retournèrent, le 24, à San-Fernando, où ils arrivèrent à huit heures du soir, sans avoir éprouvé le moindre échec, et avec l'heureuse conviction et la confiance intime qu'ils pouvaient désormais se mesurer avec avantage, en pleine campagne, avec les troupes royales.

Le jour suivant, 25, on fut instruit à San-Fernando, du triste résultat du mouvement excité à Cadix par le colonel Santiago y Rotalde; de sa fuite; et de l'arrestation de plusieurs officiers impliqués dans la même affaire.

La défense de Cadix avait pris, depuis quelque temps, un caractère de fermeté qu'elle n'avait pas eu jusque-là, car les oppresseurs de l'Espagne reconnaissaient maintenant de quelle importance il était pour eux de conserver en leur pouvoir ce boulevart de leur parti. Les chefs des corps qui formaient la garnison de cette place, craignaient de se compromettre;

et le bataillon des Guides, qui en faisait partie, et qui était commandé par l'infâme Gabarre (1), ne respirait que haine et vengeance contre les défenseurs de la liberté.

L'espoir de s'emparer de l'importante position de Cadix s'éteignait ainsi de jour en jour dans l'armée de San-Fernando. Il était impossible d'en concevoir le dessein à force ouverte, et une triste expérience démontrait qu'on ne pouvait espérer d'être plus heureux par les intrigues ou les négociations.

Cependant l'armée du général Freyre s'organisait; personne n'osait se prononcer hautement pour la cause de la liberté; et tous les efforts des meilleurs citoyens se réduisaient à exciter de temps à autre quelques mouvemens, afin de paralyser, autant qu'il était en leur pouvoir, les mesures hostiles dirigées contre l'armée nationale. Au reste, la situation de cette armée était vraiment extraordinaire. Vingt-cinq jours de révolution, pendant lesquels elle n'avait ni perdu ni gagné un pied de terrain, étaient un véritable phénomène militaire et politique. Il n'était plus possible de prolonger le séjour à San-Fernando, sans s'ex-

---

(1) Cet homme est l'un de ceux qui dirigèrent et exécutèrent les massacres de Cadix, au 10 mars 1820.

poser à un blocus qui eût pu produire sur l'armée les effets les plus funestes. Faire une sortie générale n'offrait pas de moins grands inconvéniens ; c'était abandonner un point d'appui très-important, en s'exposant, en campagne découverte, aux chances de nombreuses désertions, que rendait très-probables la qualité de soldats dont se composaient les divisions, où l'on comptait un grand nombre de recrues et d'hommes faibles ou douteux.

Riego présenta un projet d'après lequel ces deux inconvéniens perdaient beaucoup de leur gravité : c'était de faire une sortie avec les corps les plus braves et les plus éprouvés, et de laisser au reste la garde de San-Fernando. Par ce moyen, les divers points de l'île ne restaient pas sans défense, tandis que la colonne mobile, par des marches rapides et d'heureuses manœuvres, pouvait rassembler des vivres : faire circuler des proclamations et des manifestes : enflammer l'esprit public : achever d'attirer à elle les corps chancelans déjà compromis : imposer à l'ennemi, et lui prouver que ce n'était pas la frayeur, ainsi que la malveillance se plaisait à le répandre, qui avait retenu l'armée nationale renfermée dans ses cantonnemens.

Ce projet, le mieux conçu que l'on pût présenter dans les circonstances difficiles où l'on se

trouvait alors, fut unanimement embrassé. C'est pour en suivre les développemens et les résultats, si funestes à la fois et si glorieux à ceux qui l'exécutèrent, mais si importans et si utiles pour la cause nationale, que nous allons laisser pendant quelque temps l'île de Léon. Cette campagne de Riego, entreprise à travers des forces ennemies presque toujours fort supérieures aux siennes, et au milieu de populations accoutumées à trembler sous leurs oppresseurs, est trop remarquable, et par elle-même et par ses conséquences, pour ne pas occuper une place particulière dans le récit des grands événemens qui ont décidé de la liberté de l'Espagne, et ne pas fixer toute l'attention de l'historien.

Ce fut le 27 janvier 1820, que, en conformité du plan conçu et présenté par lui-même, Riego sortit de San-Fernando avec la célèbre Colonne dont il avait le commandement, et qui se composait du bataillon des Asturies; de celui de Séville, moins la compagnie de grenadiers; du bataillon des Guides; de deux compagnies du régiment de Valençay; et de quarante chevaux; en tout 1500 hommes. Il prit sa direction sur Chiclana, dont il passa la barque le même jour, à midi.

Sans s'arrêter dans ce village, qu'elle traversa aux cris mille fois répétés de *Vive la Constitu-*

tion! la Colonne marcha jusqu'à Conil, où elle passa la nuit. A son approche, le village avait été abandonné par les autorités civiles, et ce fut là que, pour la première fois, on put juger de l'effroi qu'inspiraient au peuple le despotisme et l'audace de ses tyrans. En effet, personne n'ignore que ce peuple était animé des sentimens les plus patriotiques; mais la terreur enchaînait ses facultés à un tel point, que cette terreur, jointe à l'idée que les troupes nationales n'étaient ni les plus fortes ni les plus nombreuses, et que dans une lutte aussi inégale elles devaient nécessairement succomber, comprimait tous ses mouvemens, et le faisait agir contre ses plus chères affections et les premiers de ses intérêts.

Le 28, la Colonne se porta sur Vejer, où elle fut reçue au carillon de toutes les cloches. Le 29, la Constitution fut promulguée dans ce village, et l'on y recueillit quelques sommes en effets et en valeurs métalliques; mais elles étaient si modiques qu'elles suffisaient à peine à satisfaire à quelques-uns des plus pressans besoins qu'éprouvaient les soldats de la patrie.

Cette situation de sa troupe, et la proximité où elle se trouvait de la ville d'Algésiras, déterminèrent Riego à entrer dans cette place. Il

était vraisemblable qu'en se prononçant pour la liberté, Algésiras en deviendrait le second boulevart, et que l'on trouverait dans Gibraltar les ressources nécessaires pour subvenir à tout ce qu'exigeait une aussi vaste entreprise, commencée avec d'aussi faibles moyens. La Colonne partit donc en effet de Vejer, le 31 de janvier; campa cette nuit sur les coteaux de Arretin; traversa le jour suivant les âpres collines de Ojen; et entra le 1er. février, à sept heures du soir, et après la marche la plus pénible, dans les murs d'Algésiras, où elle fut accueillie avec les plus vives démonstrations de joie, et par une telle affluence de peuple, qu'il était permis d'espérer que toute la ville allait se prononcer hautement en faveur de la cause nationale. Toutes ces espérances se réduisirent néanmoins, pendant cette nuit, à d'inutiles cris et à des vœux stériles. Le 2, on publia une proclamation, dans l'espoir d'électriser le peuple, et des édits furent affichés pour le maintien du bon ordre; mais tout enthousiasme paraissait éteint, car, suivant leur perfide coutume, les ennemis du bien public, habiles à porter leurs coups dans les ténèbres, avaient sourdement répandu ici comme ailleurs, « que les défenseurs de la

liberté étaient en beaucoup plus petit nombre que leurs ennemis ; qu'ils seraient infailliblement vaincus ; et que les imprudens qui auraient embrassé leur cause seraient sacrifiés. » Ces menaces, sans cesse répétées, avaient influé à tel point sur les esprits, et la terreur dont elles avaient frappé les citoyens les plus décidés, était si profonde, que personne n'osait se déclarer.

Le gouverneur anglais de Gibraltar, sans instructions de son gouvernement, ne se montrait guère plus enclin à embrasser la cause de la liberté espagnole. La frégate *la Sabine*, un brigantin de guerre, et les troupes stationnées dans l'Isle Verte (1), empêchaient les communications de la place avec la Colonne ; cependant les amis de la liberté, partout unis et partout alliés, lui envoyèrent mille paires de souliers qui ne lui parvinrent qu'avec d'extrêmes difficultés ; mais les espérances flatteuses qu'elle avait fondées sur la coopération de cette ville, ne tardèrent pas à s'évanouir.

La situation de la Colonne était critique, sans doute, mais il était tout-à-fait impossible qu'elle se retirât alors d'Algésiras. Elle man-

(1) Nom d'une île située à un quart de lieue d'Algésiras.

quait de souliers, de chevaux, et d'argent, et l'on ne pouvait obtenir toutes ces choses en un jour. Les retards indispensables pour se les procurer étaient donc absolument sans remède ; enfin, la patience et le courage triomphèrent de tous les obstacles, et ces braves défenseurs de la liberté obtinrent, pour eux et pour leurs frères d'armes, restés à San-Fernando, presque tous les secours qui leur étaient nécessaires.

Cependant, quoique le général D. José O'Donnel approchât rapidement avec ses troupes, et occupât déjà les villages de San-Roque, de Los-Barrios, et de Tariffa, le calme profond que montrait la Colonne, dans Algésiras, lui imposa ; et, malgré la supériorité de ses forces, surtout en cavalerie, il n'osa point l'attaquer. Tout indiquait néanmoins un engagement prochain. Le général Riego était décidé à marcher sur l'ennemi, et déjà toutes ses dispositions étaient faites pour exécuter ce projet, lorsqu'une lettre du général en chef, qui lui faisait connaître ses inquiétudes et lui témoignait le désir qu'il vînt au plus tôt se réunir à lui, changea ses résolutions, et le força de renoncer à son plan d'attaque. Dans un moment où des intérêts, peut-être plus sacrés et plus pressans, réclamaient le concours de Riego, c'eût

été sans doute, de sa part, une imprudence inexcusable que de s'engager dans une action dont il était impossible de prévoir les résultats; ainsi, ayant déjà obtenu les secours qu'il avait sollicités, il résolut de retourner immédiatement à San-Fernando, par Véjer ou Médina. Le dimanche 6 février, une messe solennelle, à laquelle assistèrent le commandant général, les chefs et officiers de toute la Colonne, qui était elle-même sous les armes, fut célébrée au milieu de la place, où les individus nouvellement incorporés, qui n'avaient point encore juré fidélité à la constitution, prêtèrent ce serment sous les drapeaux du bataillon des Asturies. A la suite de cette cérémonie, un religieux dominicain prononça un sermon analogue à la circonstance, et dans lequel, après avoir fait sentir tous les avantages du régime constitutionnel, il exhortait avec chaleur les soldats « à rester inébranlablement attachés à une aussi noble entreprise; à braver pour elle tous les dangers et toutes les fatigues; à s'imposer enfin tous les sacrifices pour demeurer fidèles à des sermens aussi saints. » Le recueillement, l'enthousiasme religieux avec lesquels fut écouté ce discours, et les acclamations qui le suivirent, prouvèrent assez que toute la

Colonne était animée des sentimens vraiment patriotiques, vraiment religieux que venait d'exprimer le vertueux ministre de l'Évangile.

La Colonne partit le 7 février d'Algésiras, traversa sans obstacle les collines de Ojen, et campa cette nuit près de l'hôtellerie del Francès, à l'entrée des plaines de Taïbilla.

Le lendemain 8, à cinq heures du matin, elle se remit en marche et entra dans les plaines dont nous venons de parler; à six heures, on vit descendre un corps de cavalerie d'une des collines situées à la gauche du front de la colonne. Les tirailleurs de ce corps échangèrent quelques coups de fusil avec ceux de l'armée nationale, tandis que cinq autres corps, formant ensemble environ 800 chevaux, étaient aperçus sur les hauteurs, s'étendant de droite à gauche. Quoiqu'entourée de cavalerie, et dans une plaine qui rendait beaucoup plus redoutables les attaques de cette arme, la Colonne ne fut pas intimidée un seul instant. Le commandant général donna l'ordre de faire halte, et, avec les trois bataillons des Guides, de Séville et des Asturies, il forma trois colonnes serrées, en échelons, et disposées à recevoir vigoureusement toute attaque tentée sur elles. Les équipages et les munitions furent placés sur la